

Le futur immédiat

Bertrand Bergeron

Numéro 69-70, automne 1996

La mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1996). Le futur immédiat. *Moebius*, (69-70), 115–119.

BERTRAND BERGERON

Le futur immédiat

à G. P.

J'aurais mieux fait de m'abstenir, ne pas me pointer à cette pendaison de crémaillère, des gens bruyants, l'air enjoué, quelques regards racoleurs, à l'affût d'une aubaine dans cette jungle de connaissances, d'étrangers, anciens ou nouveaux, qui vous disent avec ces sourires de réclames publicitaires *Bonjour, nous nous sommes déjà vus, il me semble?*, auxquels on sourit de façon niaise plutôt que de répondre de façon niaise *Je ne crois pas, non, je ne crois pas.*

Mais Nicole m'avait prévenu. *Sois gentil, pour une fois, ils ne sont pour rien à ce qui t'arrive.* Et puis, nous peinerions Yves et Sylvie si nous ne... *il s'agit de leur première maison à eux, ils ne méritent pas que tu repousses leur invitation, devineront que tu as inventé un autre prétexte... Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? L'univers ne s'acharne pas sur toi, tout de même!*

Je sais.

J'ai cédé à Nicole, me suis pointé ici pour faire plaisir, songeant aux autres. Certains se sont montrés si gentils avec moi, Yves et Sylvie, par exemple. Alors au travers de tout ce beau monde, des gens plutôt sympathiques, qui me resteront inconnus j'imagine, je grille tranquillement une cigarette, à ne plus me souvenir de ce qu'est une crémaillère ni de qui l'on pendra, autant de sourires, de phrases sans poids, sans conséquences, *Bonjour mon cher. Ravie de te revoir! Tu te portes mieux, on dirait? Ça fait*

plaisir de te rencontrer de nouveau. Dis donc, c'est la grande forme!

Eh oui, très chers Machins Choses, la grande forme! Tant que j'ai la prudence de garder le silence, la gentillesse de retourner les sourires... Quand on a de la peine à s'inventer des fictions provisoires, que le prénom des autres vous échappe, autant se taire. Je me tiens dans le mutisme des banalités prêtes-à-servir. Je me protège, me promenant avec une coupe pleine, ce qui ne simplifie en rien mes déplacements continuels pour éviter tout contact prolongé. Je ressemble à un comédien en retard, arrivé une fois le rideau levé, ne se souvenant plus du moment où il doit intervenir, ayant oublié son texte, pris au travers d'une distribution de remplaçants, tous ces visages inconnus, un texte de surface aux répliques familières et imprévues, comme on se rappelle les vers d'un vieux poème appris par cœur à quel âge déjà?

Cela dure, dure, dure... jusqu'à vous, jolie dame, qui avez surgi au beau milieu de mon trajet savant vers nulle part, vous qui vous êtes trouvée sur ma route avec cette assurance des gagnants, me forçant à un arrêt si brusque que j'ai failli faire un dégât avec ma coupe de vin. Mais non, j'ai évité la maladresse, n'ai pas renversé la moindre goutte, m'en suis tiré avec une frousse dérisoire à présent, vous voici soudain tout près, votre sourire que je ne sais plus qualifier. *Bonjour vous!* Et moi, figé là, craignant les impairs, ne cherchant pas à me protéger derrière une indifférence civile puisque votre sourire ouvert confiant a dissous chez moi toute forme de défense sans pour autant éveiller le moindre souvenir. Je ne tiens pas à passer pour goujat, croyez-moi. Me voici simplement perdu, étranger à ce décor familier, à ce dialogue sympathique et banal, je suis d'un monde où les femmes n'ont pas vos lèvres, ces yeux directs et francs, j'ignore si je vous connais mais j'aimerais que quelqu'un nous présente, cela me simplifierait la tâche si l'on disait votre nom. Seulement, on circule tout autour sans nous prêter la moindre attention, pas même ma sœur Nicole. Votre *Bonjour vous*, vos yeux qui attendent une réaction de ma part, votre

sourire patient, que puis-je faire de ce *Bonjour vous?*

«Salut» m'aurait signalé que vous apparteniez au registre des connaissances, «Hello» aurait éveillé une forme de familiarité, «Bonjour» me renvoie à tout et à rien à la fois. Si vous continuez à vous taire, votre silence me plongera dans l'embarras le plus lourd, soyez gentille, répondez par des mots à mon sourire qui fait de son mieux, car pour une fois, quelqu'un m'importe, je ne cherche plus à m'esquiver, me protéger, je le devrai pourtant si vous ne me venez pas en aide. *On dirait que tu ne te souviens plus de moi?* Cette fois, nous sommes passés du «vous» au «tu», au chuchotement. Je connais cette femme, c'est certain. À moins que... Non. Elle n'aurait pas ce sourire franc, ces yeux directs, si elle cherchait à se jouer de moi. Tout chez elle sent la gentillesse naturelle, c'est pour rien que je me tiens sur mes gardes. Comme tous ces derniers jours. Si ça continue, je deviendrai dingue. Et ce n'est pas là ce qu'elle souhaite, je le sens. Il suffit de répondre : «Tu crois?»

— Tu crois?

J'ai bien fait. Elle a perdu cette légère tension aux épaules, se laisse aller à un bavardage chaleureux *J'ai cru que tu ne m'avais pas reconnue... Peut-être à cause de ce stupide accident... Je ne me trouvais pas au Québec quand... tu sais bien...*

Je t'en prie, continue, continue, que depuis tes mots il me soit possible de prélever les morceaux qui me permettront d'inventer un pont jusqu'à toi quand j'aurai compris ou imaginé que nous nous sommes connus sur les bancs de l'école ou que ton «ex» était l'un de mes amis d'enfance ou que nous avons froissé des draps ensemble dans le partage de soupirs ou que dans des pudeurs d'une autre époque, nous avons habité des appartements voisins sans oser nous permettre davantage qu'un «Bonjour vous».

Tu es si jolie, si gentille, tes chuchotements nous isolent entre des murs inventés et complices, je nous imagine un passé ou un futur proche fait de hanches

agitées jusqu'au bonheur du sommeil partagé *Tu as maigri il me semble. Pourquoi sommes-nous ici plutôt qu'ailleurs?* Peut-on imaginer un ailleurs fait d'intimités feutrées sans l'avoir déjà connu avec cette autre, justement? Les mains familières, le regard doux, l'impatience des étreintes gourmandes, des lèvres déloyales, des mains qui savent ça d'emblée, la parole de l'autre comme un langage se souvient d'une contrée hors de prix, un continent sans tempête ni remous, étanche aux querelles aux blessures, un continent sans ombres puisque noir, fait d'effleurements et de faims, peuplé d'«après» si doux qu'ils fabriquent un présent sans envie, une paix étale, *Tu fais le mystérieux?* Mais non, puisque ton regard me rend cette intensité, nous n'assistons plus à une pendaison, la voix des invités nous parvient dans le brouillage d'un nuage, tes yeux me réapprennent à voir puisqu'ils me fixent sans gêne aucune, puisque les miens se posent sur toi sans embarras ni insistance. *Tu n'étais pas taciturne il me semble?*

Es-tu ma femme? mon amie? mon amante?

Mais voilà! À présent, le charme est rompu, on m'a extrait de cette bulle, du moment partagé. Je te vois désemparée et interdite au moment où ma sœur me prend le bras, une poigne solide que je ne lui connaissais pas. Et toi qui me suis des yeux quand on m'entraîne à l'écart, ma sœur m'arrache à toi, à nous. Sans doute certaine d'une vérité dérisoire, elle nous sépare, s'y acharne. Toi, si loin à présent me semble-t-il, demeurée les lèvres entrouvertes au milieu d'une phrase inachevée, j'ai beau faire un effort, *Cette femme cherche à te piéger*, le fil fragile d'un regard ininterrompu nous retient, *T'a-t-elle dit que vous étiez séparés ou divorcés à présent?*, je me sens encore avec toi malgré ma sœur, ses brusqueries. *Il ne faut pas lui en vouloir*, me dit-elle, *à cause d'un accident stupide elle est ainsi depuis*, insiste-t-elle, *elle ne se souvient pas, cherche parmi les hommes celui qui était le sien*, les affirmations de ma sœur me fatiguent, son assurance me paraît insupportable. *Elle se dit que son amant saura la reconnaître... Je n'avais pas prévu... Tu es le candidat*

idéal pour elle, depuis ton accident, l'oxygène qui a manqué à ton cerveau... Elle t'a repéré, à cause de ton regard qui erre... Tu es le sujet idéal pour ses souvenirs inventés, elle n'y est pour rien, crois-moi, mieux vaut nous en aller. Un veston, le mien, ma sœur le pose sur mes épaules après des excuses bousculées auprès de nos hôtes. C'était charmant, je vous assure... Nous devons partir... Que je suis idiote! Voilà que c'est moi à présent qui oubliais ce rendez-vous urgent... Excusez-moi, excusez-nous, c'est ma faute.

Elle ignore que, même de loin, je te fixe encore, comme une femme, enfin une femme, toi, tes mains, ta bouche, toute la tendresse du monde dans le brun de tes yeux posés sur moi, tu es cette femme à ma mesure pour peupler de souvenirs un futur immédiat, quand me parviennent, là tout près, ces mots renfrognés dans une furie mal contenue de ma sœur qui dit *Ne me prends pas pour une autre! Je ne suis pas ta mère ou ta sœur ou que sais-je encore, mais bien ta femme rappelle-toi, ta femme!*

Comme toutes ses paroles me semblent étranges et ton regard que j'ai perdu.